

Paysages intérieurs

Un entretien de Jean-Daniel Mohier avec Marion Tivital (13 mars 2013)

Jean-Daniel Mohier - Parlez-moi de Morandi.

Marion Tivital – Morandi est un de mes maîtres avec Vermeer. J’admire tout chez lui. J’admire l’homme et sa simplicité, son ascétisme, son travail obstiné, en profondeur. Et puis sa quête intérieure et la spiritualité qu’il y met, la force de son dessin, ce qui m’échappera peut-être toujours parce que, malheureusement, je suis plus sensible à la lumière et à la couleur qu’au dessin. Si l’on regarde les dessins que Morandi faisait à la fin de sa vie, il n’y a presque rien, juste quelques contrastes, et tout y est. La sobriété et la poésie de son œuvre me touchent profondément. C’est vraiment un maître, oui, un amoureux de la lumière et des paysages intérieurs.

JDM - Pour moi il y a un lien de parenté très fort entre vous deux. Lorsque l’on regarde les nombreuses peintures de Morandi où il représente quelques objets pris dans son atelier et qu’il les réarrange à l’infini. Vous semblez être dans la même veine avec votre série des plastiques.

MT – Quel compliment ! Morandi travaillait sur les objets les plus banals et communs de son époque. Comme lui je suis sensible à la poésie du banal. S’il était vivant aujourd’hui, je pense qu’il peindrait des plastiques. Mais cela ne me dérange pas de faire référence à un peintre et d’aller dans sa continuité parce que le sujet, au fond, n’est pas très important pour moi. La façon dont on travaille le sujet, en revanche, est importante. Et la démarche introspective de Morandi me semble être celle qui me correspond le plus. Il me semble qu’en peinture on n’a plus grand chose à inventer, mais que malgré ça, ce n’est pas pour cela que l’on a rien à dire, ni sa propre façon de le dire. On me demande souvent pourquoi je peins tel ou tel sujet, mais je ne me demande pas pourquoi je choisis ces sujets. Je le fais parce que je dois le faire. J’ai commencé à faire ces natures mortes, ces plastiques, parce que pour ma série de paysages industriels je travaille beaucoup d’après photo et me retrouver en présence de mon sujet me manquait. N’ayant pas trop envie de peindre la figure humaine, j’ai donc regardé autour de moi et j’ai trouvé ces modestes plastiques que je trouve très beaux, très purs, et également porteurs de quelque chose, ils sont le résultat d’une pensée, et on peut se les accaparer, les simplifier, les interpréter, s’y projeter. Tout ce que je cherche en peinture, on pouvait donc le faire là. C’est sans doute quelque chose que Morandi cherchait également. Chaque tableau est un petit défi, une petite gageure, il faut retrouver l’harmonie, retranscrire ce qui fait que cette présence face à soi est belle, alors que ce n’est pas simple de trouver cette beauté visuelle parce que justement, elle n’est pas intellectuelle. Je vis au XXI^{ème} siècle, et j’ai envie de peindre le monde qui m’entoure et les plastiques font partie de mon quotidien. Pour moi c’est dans le même esprit que de peindre des sites industriels.

JDM - Et pourquoi les sites industriels ?

MT - J’ai d’abord commencé par peindre des paysages. Mais ce qui m’intéresse dans les paysages ou dans les plastiques, c’est le manteau de lumière qui habille les volumes et ce que je trouve vraiment très beau dans un paysage, c’est la lumière sur des entrepôts, les silos, les masses géométriques des usines. Et puis ces choses, comme les récipients en plastiques, sont porteurs d’une sorte d’histoire dont l’homme fait partie. On me dit parfois que l’humain est absent de mes tableaux mais je ne représente pas la nature vierge, je peins des choses que l’homme a fait de ses mains, a pensé, a choisi, a utilisé. Dans le cas des usines, ce sont des lieux où l’homme travaille ou a travaillé. J’ai donc trouvé que les sites industriels étaient porteurs de bien plus que des paysages vides.

JDM - Parmi vos sujets, on retrouve également beaucoup de plongeoirs ou de stations services. Ce sont des sujets peu communs.

MT - Peut-être que leur pseudo insignifiance et la plastique de leur forme ont attiré mon regard. Mais encore une fois le fait que le sujet soit commun ou pas n'a pas beaucoup d'importance pour moi. Je pourrais peindre une poubelle ou un tas de gravas s'il y a une belle lumière dessus ! (rires) En fait c'est le rapport entre ces formes géométriques et leur environnement, l'intégration inexorable et lente de ces masses dans le paysage que j'ai envie d'étudier. Trouver la beauté là où on ne l'attend pas.

JDM - Lorsque vous parliez des plastiques, vous disiez déjà qu'ils étaient le résultat d'une pensée. Vous venez de le redire au sujet des sites industriels. Il me semble que l'on a souvent tendance à oublier que tous les objets non naturels qui nous entourent ont été manufacturés quelque part et sont le résultat d'une façon, d'un façonnage. Il semblerait que justement vous n'oubliez jamais cet état de fait.

MT - C'est exact. C'est pourquoi les paysages vides ou les objets naturels m'intéressent moins. En fait, je traque l'homme dans ses traces.

JDM - Vous avez donc besoin que l'homme ait transformé un matériau brut en objet pour en faire un de vos sujets.

MT - Oui, c'est ça qui m'intéresse.

JDM - Et savez vous pourquoi ?

MT - Je ne sais pas trop. Peut-être pour comprendre l'âme humaine ? L'absurdité de la vie ? J'aime beaucoup cette phrase de Beckett au sujet de Bram Van Velde : « C'est dire cela sans savoir quoi, c'est à dire sans savoir quel est le mystérieux cela. » Tout est dit, je ne sais pas ce qu'est le « cela », ni son pourquoi.

JDM - Revenons à la figure humaine. Malgré quelques nus que vous avez pu faire, elle ne semble pas vous attirer beaucoup en tant que sujet de peinture.

MT - C'est vrai que ce n'est pas ce qui m'attire le plus. Je trouve plus mystérieux de montrer l'homme, dans le sens d'humanité, au travers de ses réalisations qu'au travers de son apparence. Les réalisations des hommes me semblent être la preuve tangible de ce qu'ils sont au fond d'eux-mêmes. Pourquoi l'homme a-t-il fait des entrepôts en pleine nature ou de si beaux flacons d'eau de javel ? Ce sont ces questions qui m'intéressent le plus. Les paysages nous renvoient aussi à nous mêmes, ce sont des lieux de rêverie où j'aime vagabonder. Mais c'est peut-être aussi plus simple pour moi de peindre des paysages ou des objets. J'aime ce qui est immobile, le silence. Lorsque je peins un nu, je rentre vraiment en empathie avec mon modèle, même si d'une manière générale, je rentre également en empathie avec les flacons de plastique ou les sites industriels que je peins. Je les aime tous. J'aime donc vraiment la personne dont je vais faire un nu, et que je vais voir chaque jour à l'atelier pendant une semaine. Mais sa beauté m'intimide. Et il me semble qu'il est plus compliqué d'arriver à simplifier et à faire ressortir l'essentiel d'une personne que d'un objet manufacturé. Beaucoup de choses mouvantes interviennent. Les états d'âme et les pensées du modèle le transforment souvent. On lutte contre le temps qui passe. Et puis on regarde les gens qui nous entourent, à moins d'être un ours enfermé dans une cabane... une caverne, alors qu'on ne regarde pas les entrepôts ou les bouteilles de plastique. Je m'intéresse plus à ce qu'il y a dans l'ombre, à ce que l'on ne remarque pas. Quand je peins, j'aime faire les choses à mon rythme et je suspends un peu le temps. On vit dans un monde un peu frénétique ou une chose chasse l'autre à toute vitesse qu'il s'agisse de mots ou d'images. Peindre un objet ou un paysage me donne donc le sentiment d'être dans un temps suspendu, au calme, dans un monde qui m'appartient.

JDM - Vous venez de faire, je trouve, un joli lapsus, vous avez dit cabane au lieu de caverne. Lorsque l'on regarde certaines formes que vous peignez, on pourrait effectivement y voir le tracé simplifié d'une cabane. Même vos ours vivraient donc dans un environnement qui n'est pas naturel.

MT : Oui, ça doit être ça ! (Rires)

JDM - L'idée de simplification semble décidément être très importante pour vous.

MT - Cela va avec ma façon de procéder. En fait, pour moi qui essaye de retranscrire l'essentiel de ce qui se dégage, j'ai remarqué que plus on simplifie plus cela laisse de la place à l'interprétation. Non seulement à la mienne, mais également à celle de la personne qui regardera ensuite le tableau. Je fuis l'anecdotique et le superflu. Pour moi cette simplification est l'une des voies qui me permettent de retranscrire avec justesse ce que je vois. J'essaye de me mettre dans un état de flottement, de faire le vide dans ma tête, d'être une éponge à sensation, de ressentir pleinement ce qui se passe.

JDM - On est donc très loin du Pop Art qui donne une image fidèle d'un bidon d'eau de javel tel qu'on pourrait le trouver au supermarché. Dans votre cas, on s'approche presque de l'essence au sens platonicien. Avec ce bidon d'eau de javel, on n'est pas très loin de l'idée de bidon, dépouillé de tous ses accidents. Le fait que l'on demeure dans le champ de la représentation visuelle rend bien sûr impossible un eidétisme pur, mais disons que l'on ne peut plus rien lui enlever à vos bidons tant qu'on veut rester dans leur représentation visuelle.

MT - Oui, c'est exactement cela. Je suis vraiment dans une quête intérieure. Je ne cherche pas l'aspect décoratif, frappant ou clinquant. Au fond je ne cherche pas grand chose si ce n'est être en accord avec moi même.

JDM - Vous avez évoqué le fait d'être une éponge à sensation.

MT - Oui, c'est vraiment ce que j'ai l'impression d'être. J'ai d'ailleurs l'impression de ne pas toujours savoir vous répondre parce que je ne suis pas dans l'intellectualisation de ma peinture. J'essaye de vider mon esprit et de capter l'essence des choses et de renvoyer ce qu'elles m'envoient. Trouver cet instant de grâce où la distance qui me sépare de mon sujet n'existe plus.

JDM - Vous parliez des usines et des plastiques comme de traces humaines qui perdurent même quand l'homme s'en est allé. Je ne peux m'empêcher de me dire que vous produisez vous aussi, par vos tableaux, des traces humaines qui perdureront bien après votre mort. Peignez vous pour témoigner de votre propre existence ?

MT - Honnêtement, je ne crois pas. D'ailleurs, je n'ai découvert qu'il y a peu de temps le plaisir de présenter mon travail aux autres. J'ai peint pendant très longtemps sans montrer ce que je faisais. Notamment parce que je pensais que ça n'était pas très intéressant, ou tout au moins parce que je ne pensais pas que ça pourrait intéresser qui que ce soit. Ce que les spectateurs me renvoient est donc venu s'ajouter à ma vie. Que mes tableaux passent à la postérité ou pas, cela m'importe peu et cela me semble peu probable. En revanche, pour en revenir au côté presque intemporel de certains paysages, ce qui me fascine c'est qu'on les considère vraiment comme un décor. On ne les regarde pas, on passe devant sur la route, en voiture ou en train, on les oublie complètement. Mais tout ce qui est là, les poteaux électriques, les citernes à eau, les usines, les centrales nucléaires ne sont pas un décor. Nous ne resterons pas longtemps, tandis que ces choses seront toujours là, témoins d'un passé. En fait, nous sommes le décor. Ce que mes tableaux seront dans cent ans ne m'intéresse pas, je ne serai plus là pour le voir. Mais ce qui

m'intéresse est de redonner à ces paysages une place qui sera autre que celle d'un décor inutile car ce sont des présences qui nous survivront et qui sont importantes.

JDM - Vous semblez donc avoir une tendance à peindre ce que beaucoup de gens trouvent laid. Des choses dont on dit qu'elles dénaturent le paysage. Le verbe « dénaturer » étant ici tout à fait révélateur.

MT – Personnellement, je trouve une beauté à ces silos et à ces entrepôts. Je n'ai pas choisi de les mettre là mais ils y sont et donc je les regarde. Ils accrochent merveilleusement la lumière, plastiquement, c'est presque du Land Art. Ils sont en interaction avec la végétation environnante, ils s'intègrent dans le paysage, c'est tout de même assez mystérieux. C'est vrai que dans un premier temps, les spectateurs de mes tableaux disent que les lieux que je représente sont laids, mais souvent ils se livrent et me disent avec une certaine nostalgie que ce que j'ai peint leur rappelle une usine devant laquelle ils passaient quand ils étaient petits. Je trouve ça très touchant ; le fait que chacun puisse y reconnaître l'entrepôt qui était à côté de chez lui, qui était sur la route menant à la maison de ses parents. On me dit souvent ce genre de choses lors des vernissages.

JDM - La simplification n'aide-t-elle pas l'identification ?

MT - Si, bien sûr, la simplification laisse toute la place pour l'identification. C'est aussi pour cela que je donne juste un numéro comme titre à mes tableaux. Au fond, ces paysages et ses natures mortes se veulent universels et nous les connaissons tous sans y prêter attention.

JDM - Revenons peut-être une dernière fois à cette idée de simplification qui vous tient à cœur. Avez-vous été tentée d'aller jusqu'à une forme d'abstraction, géométrique par exemple.

MT - J'y arriverai peut-être un jour. Pour moi, aujourd'hui, l'abstraction serait un effet, et je fuis les effets.

JDM - On pourrait rapprocher vos peintures de celles de Mondrian quand on les regarde de près, je pense notamment à la vélature très transparente et lumineuse que vous semblez partager, et pas seulement dans ses œuvres abstraites, mais également dans ses premiers paysages.

MT - Mondrian c'est aussi un maître qui a ouvert des portes. Mais pour revenir à l'abstraction, je crois qu'il devrait être le cheminement de toute une vie, comme Rothko, ou comme Matisse avec ses papiers découpés.

JDM - Si on pense aux œuvres abstraites de Rothko, on retrouve aussi un jeu sur un motif sensiblement identique.

MT - Oui, mais je vois au delà de ça, je pense que cela devait correspondre à son paysage intérieur. L'un des grands chocs artistiques de ma vie a d'ailleurs été la visite à la Tate Moderne de la salle Rothko, comme une chapelle avec six toiles rouges sombre qu'il a réalisé juste avant sa mort. Cet endroit et la chapelle de Rothko qui se trouve à Houston sont mes lieux favoris. Des lieux de méditation et de grandes émotions.

JDM - Encore une fois, ce sont des lieux très géométriques.

MT - Oui, c'est proche de la perfection.

JDM - Et que pensez-vous dans ce cas de certains artistes minimalistes comme Donald Judd ou Carl Andre ?

MT - J'aime beaucoup Carl Andre, et les sculptures de Donald Judd.

JDM - Et que pensez vous d'artistes qui ont travaillé le monochrome ou fait des œuvres proches du monochrome... Robert Ryman par exemple, ou Barnett Newman.

MT - Je n'en pense rien, ça ne me parle pas.

JDM - Il y a pourtant une simplification où l'on s'approche de presque rien.

MT - Oui, mais c'est trop intellectuel. Cette simplification existe parce que ces artistes ont décidé de simplifier à l'extrême.

JDM - Votre simplification n'est donc pas faite pour arriver à cela. Sur quoi ce base-t-elle dans ce cas ?

MT - Je veux seulement faire ressortir l'essence de la chose. La montrer pour qu'on puisse la reconnaître, l'aimer. Je veux faire ressortir ce qui en fait la beauté et l'unité ; l'harmonie qui s'en dégage, l'équilibre des rapports de contraste. Pour moi, l'un des plaisirs les plus sensuels de peinture c'est d'ailleurs ça, peindre simplement des cubes avec une face dans l'ombre, une autre dans la lumière. Je ne m'en lasse pas. C'est ce rapport juste entre ombre et lumière que je cherche à trouver. Et être le moins possible dans l'intellectualisation de ce que je fais, surtout au moment où je le fais.

JDM - Nous sommes face à un tableau en cours, à peine commencé, qu'on pourrait décrire comme un container un peu vert sur une étendue sablonneuse avec quelques arbres nus et un ciel un peu gris.

MT - Est-ce que c'est un container ou un immeuble un entrepôt ?

JDM - J'ai tendance à le voir comme un container, parce que vous avez fait des séries de container, mais peut-être cela deviendra-t-il autre chose.

MT - C'est le côté monolithe qui me plaît, mais ce que c'est vraiment n'est pas très important.

JDM - Pourtant vous êtes dans la représentation.

MT - C'est vrai, mais une représentation suggérée, universelle. J'aimerais que mes tableaux soient comme des portes ouvertes qui inviteraient au voyage. C'est peut-être une réflexion sur la distanciation à tenir face au monde « réel ».

JDM - Mais quand vous dites que ce que cela sera n'est pas très important, est-ce parce que vous voulez laisser une place à l'ambiguïté de ce qui est représenté ou simplement à faire une toile qui vous satisfait visuellement ?

MT - Il y a de cela, mais il faut aussi se souvenir que le regard sur la toile appartient également au spectateur, et qu'il peut y voir autre chose que ce que j'y ai mis. Une collectionneuse m'a dit une fois qu'elle adorait un tableau que j'avais fait représentant des encriers. En fait d'encrier il s'agissait de petites citernes.

JDM - C'est une question d'échelle.

MT - Exactement. (rires) Et une question de sentiment et de ressenti.

JDM - Vous êtes souvent dans une peinture de paysage, c'est à dire que vous représentez l'extérieur et les modifications que l'homme fait à l'extérieur, mais vous ne peignez l'intérieur que lorsque vous représentez une étagère avec des objets de type plastique.

MT - J'ai fait des intérieurs il y a quelques années. J'ai fait des intérieurs de parkings, des intérieurs d'usines, des fauteuils abandonnés avec la trace humaine encore visible dans le moelleux du siège. Tout cela parle un peu de l'absence et d'une certaine mélancolie.

JDM - On pourrait dire qu'il y a une certaine qualité de silence dans vos tableaux.

MT - Je pense aussi, on me parle souvent de silence et de sérénité. J'essaye de me mettre à l'abri du monde tumultueux et plein de bruits et de peindre ces choses qui vont rester après nous. Peut-être que cela ne peut se passer que dans le silence et dans la sérénité.

JDM - On parle beaucoup de Hopper comme d'un peintre du silence mais il représente la figure humaine.

MT - C'est vrai qu'on me parle beaucoup de Hopper, mais je ne me sens pas spécialement proche de lui. Ses compositions sont parfaites et très fortes, mais je trouve que ces personnages sont anecdotiques. Et je ne veux surtout pas aller vers l'anecdotique, au contraire. Pour moi Hopper est plus un peintre de la solitude que du silence. Mais je ne vais pas me comparer à Hopper.

JDM - A bien y réfléchir, je crois que lorsque j'ai dit qualité de silence, ça n'est pas exactement ce que je voulais dire. Je pense que je voulais plutôt dire que vos peintures invitaient à un certain recueillement.

MT - C'est certainement le plus beau compliment que l'on pourrait me faire.

JDM - Les caravanes ou les containers sont des sujets qui reviennent souvent. Est-ce suite à une réflexion sur le voyage ou le mouvement des hommes ? A une envie de partir ?

MT - Peut-être, mais pour moi quand une caravane est immobile au milieu d'un champs c'est le contraire de sa destinée, et on se demande donc pourquoi elle est là. Je n'ai jamais peint de bateau, mais sur le côté de l'autoroute du nord il y a un petit bateau au milieu d'un champs qui m'intrigue beaucoup. Je peins ce qui m'évoque un certain mystère ou une certaine mélancolie. Dans une caravane immobile, cette mélancolie et ce mystère sont particulièrement flagrants.

JDM - Et la route ?

MT - La route c'est la même chose, on ne sait pas où elle mène...

JDM - Depuis que je connais vos œuvres j'ai parfois l'impression, quand je suis dans un train, arrêté à une gare de campagne par exemple, d'être face à l'un de vos paysages.

MT - Nous en avons un peu parlé il y a quelque temps. J'aime cette idée du ressac. Ce mouvement de l'objet réel à l'image que j'en fais et de l'image que j'en fais à l'objet réel me semble assez fascinant.

JDM - Parlons de la lumière. Vos blancs sont particulièrement lumineux avec un aspect laiteux, presque translucide.

MT - Pour moi la lumière c'est la lumière de la Bretagne dont je suis originaire et plus généralement la lumière du Nord. Je suis marquée par ces lumières qui changent, qui sont mystérieuses, qui percent au travers des nuages. Je cherche à peindre un blanc lumineux, aussi je fabrique mon propre blanc, un blanc mixte avec émulsion des hollandais mélangé à des pigments et de l'huile.

JDM - Le mot mystère revient souvent chez vous. Pourtant a priori, une caravane, on sait ce que c'est.

MT - Tout dépend du contexte. Une caravane dans un camping en Vendée, évidemment, il n'y a aucun mystère là dedans. Mais avec une caravane seule dans un champ inondé par exemple, tout devient imaginable.

JDM - En voyant vos sites industriels on peut également penser au travail de Bernd et Hilla Bescher. Aimez-vous leur travail ?

MT - Je respecte beaucoup leur travail mais pour moi il est beaucoup trop scientifique et je le trouve dénué d'émotion. Mon approche est complètement à l'opposé. J'aime le côté obsessionnel de leur travail, mais pour moi c'est extrêmement froid, très calculé. Je préfère un regard plus humain.

JDM - Pourtant, tout ce que vous peignez a justement été calculé. Un bâtiment, un bidon, ont été pensés, réfléchis, avant d'être créés.

MT - Oui, mais le temps est passé sur ces choses, un usage en a été fait, on a laissé ces objets plus ou moins de côté, et elles ont une histoire désormais, elles sont devenu quelque chose de différent que ce que l'ingénieur avait pensé. Et puis les bouteilles de plastique créent une harmonie avec leur voisine qui est imprévisible, accidentelle. J'essaie d'être une découvreuse de beauté cachée. Quand la beauté est évidente, on ne peut que l'abimer.

JDM - Pensez-vous que c'est de là que vient la puissance évocatrice de vos œuvres ?

MT - Je ne sais pas. Je voudrais soulever un voile. Montrer une autre façon de voir ce qui est présent et qui a une beauté, qui appartient à notre histoire.

JDM - On dirait effectivement que l'histoire est une chose importante pour vous

MT - Je trouve les usines abandonnées du nord très poignantes. C'est ce genre d'histoire qui est au cœur des sujets que je traite. Même les bouteilles d'eau de javel font d'une certaine façon partie de notre histoire. Mais ce n'est ni la grande histoire ni mon histoire personnelle, même si cette dernière s'y trouve d'une façon plutôt évidente mais ce n'est pas le sujet principal.

JDM - Pourquoi plutôt évidente ?

MT : Parce que lorsque toutes ces toiles sont accrochées pour une exposition, j'ai vraiment l'impression de me mettre à nu, que c'est mon âme qui est exposée. Alors quand on me demande d'en parler...